

**CRITIQUE, festival. SOUILLAC,
20e Festival de Rocamadour
(Abbatiale de Souillac), le
19 août 2025. Joby TALBOT :
« Path of Miracles ». *Tenebrae*
Choir, Nigel Short
(direction)**

Il est des soirées qui marquent une vie, qui transcendent la simple expérience musicale pour s'inscrire à jamais dans le marbre de l'âme. La cinquième soirée du Festival de Rocamadour, abritée par la sublime Abbatiale de Souillac (dans le Lot) fut de celles-là. Un moment de pure grâce, une offrande sonore et lumineuse qui a élevé l'assemblée tout entière vers les cimes de l'émotion pure. Car dans l'écrin de ces pierres blanches millénaires, où les ombres des siècles épousaient la vibration du présent, le *Tenebrae Choir*, l'un des ensembles vocaux les plus célébrés et justement vénérés au monde, sous la direction toujours magistrale de son fondateur Nigel Short, a offert une interprétation littéralement bouleversante du plus beau chef-d'œuvre de musique sacrée du XXI^e siècle : « *Path of Miracles* » de Joby Talbot.

Dès les premières notes, une évidence s'est imposée : nous n'assistions pas à un concert, mais à un pèlerinage mystique. L'œuvre, célébration poignante des joies, des peines et de l'espérance des marcheurs de Compostelle, a trouvé dans ce lieu et dans ces voix son incarnation ultime. La magie opéra immédiatement par un élément central et génial de la mise en scène : la spatialisation du son. Le chœur, tel une procession d'âmes en quête de rédemption, n'était pas statique. Il s'est déplacé avec une solennité parfaite dans les différentes nefs et chapelles de l'abbatiale. Les voix nous enveloppaient, nous traversaient, venant de devant, de derrière, de côté, créant une immersion totale. Le spectateur n'était plus un simple auditeur ; il était au *cœur* du chemin, entouré par les chants des pèlerins, leurs doutes murmurés en chuchotements angéliques, et leurs élans de foi jaillissant en piliers vocaux d'une puissance à vous couper le souffle.

Cette divine errance était magnifiée par un jeu de lumières dramatique et d'une intelligence rare. Des projecteurs teintaient la pierre romane de couleurs changeantes : des orangés et des dorés chaleureux pour évoquer les terres espagnoles et la fraternité du voyage, des bleus et des lavandes froids pour les moments de doute et de solitude nocturne. La lumière sculptait l'architecture, épousait les mouvements des choristes, et guidait notre regard et notre cœur à travers les quatre mouvements de cette épopée spirituelle.



Puis vint l'ultime étape, l'arrivée à Compostelle. La tension, patiemment construite, explosa dans une joie triomphale, un *hosanna* d'une luminosité éblouissante qui a soulevé l'assemblée d'une ferveur collective. Et alors que les derniers accords de glorification semblaient devoir nous laisser dans cet état d'extase, l'œuvre s'est achevée dans un retournement aussi génial que bouleversant. Le son s'est fait murmure, puis souffle, puis silence naissant. Les lumières s'éteignirent une à une, plongeant la nef dans une obscurité absolue, palpable, presque sacrée. Dans cette nuit profonde, une seule, minuscule, bougie rouge est restée allumée, loin au fond du chœur, comme un point d'ancrage dans l'infini, comme un symbole d'espoir indestructible. L'effet fut d'une puissance inouïe. Un silence de cathédrale régna, personne n'osant respirer, tous suspendus entre larmes et recueillement, totalement anéantis par la beauté de ce final.

Après quelques longues secondes de silence, et comme un seul homme, le public s'est alors levé, emporté par une émotion irrépressible. Les applaudissements ont fusé, debout, nourris, longs de dix minutes interminables et pourtant trop courtes, saluant non seulement la performance technique, d'une précision et d'une beauté acoustique à vous fendre l'âme, mais surtout l'incroyable voyage spirituel qui nous avait été offert.

Une soirée qui, à n'en pas douter, restera dans les annales du festival et, surtout, dans le cœur de chacun des témoins de ce moment de pure magie !...



CRITIQUE, festival. SOUILLAC, 20e Festival de Rocamadour (Abbatiale de Souillac), le 19 août 2025. Joby TALBOT : « Path of Miracles ». Tenebrae Choir, Nigel Short (direction). Crédit

Le festival se poursuit jusqu'au 26 août... Pour toutes les informations pratiques et les réservations : www.rocamadourfestival.com

**CRITIQUE, festival.
SALZBOURG, Grosses
Festspielhaus, le 17 août
2025. VERDI : Macbeth. V.
Sumlinsky, A. Grigorian, T.
Nazmi, J. Guerrero... K.
Warlikowski / P. Jordan**

Il est tentant de rejeter le *Macbeth* de Giuseppe Verdi mis en scène par Krzysztof Warlikowski au Festival de Salzburg en reprenant la célèbre réplique du grand Shakespeare évoquant « *du bruit et de la fureur, qui ne signifient rien* ». Ce fut

une puissante soirée de théâtre, mais il y eut des moments où l'imagination fiévreuse du metteur en scène sembla aller à l'encontre de la musique et du drame.

Warlikowski a remanié les fondements psychologiques de l'opéra avec une ferveur presque obsessionnelle. Chez Shakespeare, Lady Macbeth meurt en coulisses, consumée par sa propre ambition. Ici, elle survit, sombrant dans une folie démente, tandis que Macbeth est réduit à un toxicomane fragile en fauteuil roulant. Le thème de sa chute fut introduit dès les premiers instants : une femme élégamment vêtue attendant un examen gynécologique, semblant sur le point de découvrir son infertilité. La stérilité devint le moteur de l'action, la folie naissant de la certitude que les héritiers de Banquo triompheraient inévitablement.

Le décor monumental de **Małgorzata Szcześniak** remplissait toute la scène du **Großes Festspielhaus**. Un groupe de sorcières glissait d'un côté, une civière attendait le corps de Duncan de l'autre ; les scènes de triomphe et de banquet étaient jouées sur des rangées de sièges ; une passerelle surélevée servait de galerie pour les entrées, tandis que des projections vidéo omniprésentes dominaient l'image scénique. L'univers visuel évoquait une dictature moderne. Lady Macbeth, chantée par **Asmik Grigorian**, et Macbeth, par **Vladislav Sulimsky**, étaient stylisés comme des dirigeants péronistes, élégamment vêtus, saluant leur peuple avant de s'effondrer en un rire cruel une fois portes closes. La scène du banquet – avec la *brindisi* (toast) étincelante de Grigorian et la vision de Banquo par Sulimsky – révéla grotesquement que le festin n'était rien de plus qu'une poupée. D'autres poupées inquiétantes firent surface tout au long de la soirée.

L'imagerie enfantine hantait la mise en scène. Dans « *Patria oppressa* », Lady Macduff empoisonnait ses enfants, dont les

corps étaient alignés à l'avant de la scène. Les héritiers de Banquo apparaissaient comme des miniatures grotesques aux têtes surdimensionnées ; les sorcières étaient des enfants masqués. L'immense **Chœur de l'Opéra d'État de Vienne** portait des brassards frappés du symbole nucléaire. La vidéo finale montrait un garçon – peut-être Fleance, l'héritier de Banquo – errant dans un paysage désolé. Les Macbeth restaient liés l'un à l'autre, Lady Macbeth s'étant tranché les poignets, avec le cordon d'une lampe qu'elle avait traînée tout au long de son délire.

Warlikowski empila les images : des joueurs de tennis frappant des balles sur un court de style médiéval, des clins d'œil aux films de Pasolini, de grotesques échos du *Massacre des Innocents*, des poupées vaudou brandies comme accessoires. L'effet était cumulatif et écrasant. Moins, franchement, aurait été plus. Aux côtés des sorcières et de leurs doubles prophéties, le public fut confronté à des cartes de tarot, à l'oracle d'Œdipe et à une pléthore d'autres symboles, diluant souvent le drame.



Face à cette surabondance symbolique, les chanteurs triomphèrent. **Grigorian** n'est peut-être pas une Verdienne naturelle, mais elle fut une Lady Macbeth magnétique, maîtrisant toute l'étendue de sa voix et captivante par sa présence scénique. Initialement glamour, la déchéance de son personnage fut retracée de manière fascinante. Son « *La luce langue* » de l'Acte II et la scène de somnambulisme « *Una macchia è qui tuttora !* » eurent une force terrifiante, moins une transe rêveuse qu'un rituel perturbé. **Sulimsky** lui donna la réplique en Macbeth écrasé par la volonté de sa femme. Alors que les meurtres se multipliaient, il se désintégra en un homme brisé, s'accrochant à peine à la réalité. Son air de l'Acte IV, « *Pietà, rispetto, amore* », fut profondément émouvant, bien que son personnage ne fût alors que l'ombre du guerrier qu'il avait été. Ensemble, Sulimsky et Grigorian formèrent un couple perturbant de conviction, leur force vocale étant égale à une intense physicalité.

Bien que *Macbeth* soit largement un opéra pour deux voix, la distribution secondaire impressionna. **Tareq Nazmi** apporta noblesse et pathos à Banquo ; **Joshua Guerrero** offrit un lyrisme verdien ardent dans « Ah, la paterna mano » ; et Davide Tuscano traita le rôle plus petit de Malcolm avec dignité.

Le **Chœur de l'Opéra d'État de Vienne** offrit au public une soirée de chant magnifique, exubérant et passionné quand il le fallait, et doux à d'autres moments. Ils remplirent la scène et leur son remplit l'auditorium. En fosse, placé à la tête de l'incomparable **Orchestre Philharmonique de Vienne**, **Philippe Jordan** dirigea la partition de Verdi avec finesse, équilibrant les éruptions démoniaques et les chœurs patriotiques, et donnant à la musique toutes les chances de s'élever.

Le *Macbeth* de Warlikowski était provocateur et souvent saisissant. Pourtant, il ensevelit Verdi sous des couches de symbolisme surchargé, souvent superflu à l'histoire ou à la partition. Ce fut un théâtre vacillant au bord de la psychologie de pacotille. Malgré tout, grâce à ses chanteurs et à son orchestre, la soirée retrouva finalement sa véritable essence : l'opéra de Verdi, à la fois intense, dramatique et profondément humain.



CRITIQUE, festival. SALZBOURG, Grosses Festspielhaus, le 17 août 2025. VERDI : Macbeth. V. Sumlinsky, A. Grigorian, T. Nazmi, J. Guerrero... K. Warlikowski / P. Jordan. Crédit photographique © Ruth Waltz

**CRITIQUE, festival. 46èmes
Semaines musicales de**

QUIMPER, Scène Ephémère, du 13 au 16 août 2025. Marcel Quillévéré (conférencier), Mighty Mambo Social Club (jazz latino), El Septeto Nabori (son cubano)

Pour sa 46e édition, *Les Semaines musicales de Quimper* misent sur les *Nuits cubaines*. Sous l'égide de Marcel Quillévéré (France Musique), la conférence « Cuba au carrefour des Amériques » offre les clés essentielles avant d'écouter les concerts de *Mighty Mambo Social Club* et du *Septeto Nabori*.

Dans la capitale de la Cornouaille, la 46e édition des *Semaines musicales* met le cap sur les « *Nuits cubaines* » du 13 au 17 août. En Finistère, le goût du grand large est une tradition largement partagée et l'afflux touristique en ces mois de canicule profitent au festival quimpérois : une affluence record sous le chapiteau *Éphémère*, posé aux pieds de la cathédrale Saint-Corentin ! Cette édition confirme le glissement de la programmation, anciennement *classique*, vers les musiques du monde. En 2025, la diversité paraît moins représentée qu'aux éditions précédentes : un récital de guitare et un de piano (avec **Gabriel Urgell-Reyes**) maintiennent toutefois la mixité de répertoire face aux formations variées de la tradition cubaine (5 spectacles).

Passionnante et documentée, la conférence introductive de **Marcel Quillévéré** recueille un grand succès public. Finistérien devenu spécialiste des musiques caribéennes, le journaliste de France Musique (« Carrefour des Amériques ») trace les chemins de la *danza cubana* depuis les années 1830 à La Havane, du temps de l'appartenance de l'île à l'Espagne. En particulier, les itinéraires de la *habanera*, métissage afro-caribéen des quartiers populaires, se ramifient vers Paris (avec **S. Yradier**), vers l'Argentine (le *tango*) et les Etats-Unis (avec **S. Joplin**) où ils nourrissent le *jazz latino*. De son côté, la *danza cubana*, élargissant sa formation après l'indépendance de Cuba, fait s'épanouir le *Danzon* avec **Perez Prado** et les rythmes africanisés du *mambo*. M. Quillévéré trace un second cheminement, celui de Cadix vers La Havane. Célèbre pour son commerce avec les Amériques, le port andalou engrange des « chants d'aller et de retour », ainsi que la *guajira*, chant issu des paysans de l'*Oriente* cubain. L'un et l'autre alimentent le style cubain et même la *zarzuela* autour de 1900. Que de transferts culturels ...

Tandis que la canicule (relative) pointe en Bretagne, les groupes invités au festival quimpérois font grimper la fièvre dansante. Car à Cuba, musique et danse sont indissociables ! Aussi, les concerts de grande formation, **Mighty Mambo** (Brest) et **El Septeto Nabori** (Santiago de Cuba) mobilisent danseuses et danseurs devant la scène et même aux abords du chapiteau. Avec *Mighty Mambo*, l'auditeur est gâté tant la vitalité rythmique (claves, cloches, paires de bongos, timbales) est variée, par exemple dans *Mambo Santa Maria*. Et les impros de la section mélodique (trompette, sax alto, sax baryton) explosent d'inventivité jazzy avec des reprises de **Tito Puente**, **Dizzy Gillespie**, etc. En fin de concert, à l'instar des *Comparsas* carnavalesques, les musiciens descendent de la scène pour se mêler au public euphorique.

Avec *El Septeto Nabori*, les danseurs s'épanouissent davantage que les auditeurs, d'autant que la mise en bouche d'un stage

de danses les a propulsés vers la culture multiséculaire de Cuba. La transe est bien là, au fil des titres empruntés aux standards du *son cubano* (de Matamores, Piñeiro, Repilado alias *Compay Segundo*) et de la *salsa*. Parmi ces standards, que le Septeto étire par d'obsessionnelles formules, l'incontournable *Chan-Chan* (« Para Marcane ») de l'album *Buena Vista Social Club* récolte les ovations. Si la connexion avec les danseurs est optimale, boostée par deux chanteurs charismatiques et un trompettiste aux breaks explosifs, l'invention rythmique (avec guiro, maracas, bongos, congas) semble en deçà des attentes. Et la sonorisation violente éloigne certains auditeurs.

Beaux moments festifs donc pour cette édition cubaine. Face aux nombreux festivals de musiques actuelles et de jazz aux quatre coins de Bretagne (Saint-Malo, Saint-Brieuc, Paimpol, Crozon, Les Vieilles Charrues), quelle place se ménagera le dynamique festival de Quimper ?

**Critique, festival. 46e Semaines musicales de QUIMPER. Scène
Ephémère, 13 au 16 aout 2025. Marcel Quillévéré
(conférencier), Mighty Mambo Social Club (jazz latino), El
Septeto Nabori (son cubano). Crédit photographique (c)
Dominique Le Guichaoua**

**CRITIQUE, festival.
ROCAMADOUR, 20e Festival de
Rocamadour (Vallée de
l'Alzou), le 18 août 2025.
BEETHOVEN (3ème Symphonie +
Concerto pour piano n°5).
Alexei Volodin (piano),
Orchestre Consuelo, Victor
Julien-Lafferrière
(direction)**

En cette 20^e édition du Festival de Rocamadour, dédiée au « *Chemin d'éternité* », la *Vallée de l'Alzou* a transformé la nuit du 18 août en un sanctuaire musical. Près de 1 000 spectateurs, blottis entre les falaises sacrées et la voûte céleste, ont assisté – après un bref interlude pluvieux – au retour très attendu de l'Orchestre Consuelo et de son chef Victor Julien-Lafferrière, un an après leurs deux mémorables concerts salués *in loco* (et relayés dans ces colonnes – [dont un en accompagnement d'un récital lyrique de Roberto Alagna](#)). Si la sonorisation en plein air a parfois brouillé les *pianissimi* dans cet amphithéâtre

naturel, l'alchimie entre le lieu, les musiciens et le génie beethovénien a transcendé les défis techniques.

Victor Julien-Laferrière, aussi charismatique à la direction d'orchestre qu'au violoncelle, a ouvert la soirée avec la ***Symphonie n°3 dite « Héroïque »***. Son approche a mêlé rigueur architecturale et souffle révolutionnaire. Dans le premier mouvement, les accords initiaux ont jailli comme un défi, les cors irradiant une énergie sauvage, tandis que les développements fugitifs révélaient une tension dramatique magnifiquement contrôlée. La célèbre *Marche funèbres* s'est ensuite révélée d'une profondeur abyssale, où les cordes en sourdine semblaient émerger des ombres de la vallée, portées par un dialogue poignant des bois – avant un *finale* explosif et libérateur, rappelant que cette œuvre, initialement dédiée à Bonaparte, reste un « *hymne à la force de l'esprit humain* » face au pouvoir. L'**Orchestre Consuelo**, ultra-cohérent malgré une acoustique ouverte, a confirmé sa complicité avec Julien-Laferrière, une symbiose déjà célébrée la veille dans ces mêmes lieux avec Mozart (*Requiem*) et Beethoven (*Symphonie n° 7*).

Mais le clou de la soirée fut le ***Concerto pour piano n°5 dit « L'Empereur »***, porté par le pianiste russe **Alexei Volodin**. Dès les accords inauguraux, son toucher a fusionné puissance titanesque et poésie intimiste. Volodin a déployé une virtuosité sans ostentation, privilégiant la profondeur du phrasé. Son dialogue avec l'orchestre (notamment dans l'*Adagio*) fut un face-à-face entre tendresse et autorité, incarnant le sous-texte politique de l'œuvre. Malgré quelques rares pertes dans les graves dues à la sonorisation, son piano a chanté avec une clarté cristalline dans les aigus, transformant le finale en une danse héroïque éblouissante. En bis, il donne tour à tour une pièce de Rachmaninov avant une superbe exécution de l'*Etude n°1* de Chopin. Artiste exclusif

Steinway et lauréat du Concours Géza Anda (en 2003), Alexei Volodin a prouvé pourquoi il est un pilier des grandes scènes internationales, de Wigmore Hall à La Roque d'Anthéron.

Cette soirée s'inscrit dans un cycle beethovénien ambitieux pour l'Orchestre Consuelo, après les 5ème, 6ème et 7ème *Symphonie* déjà interprétées *in loco*. Pour ce **20^e anniversaire**, le festival a réuni des artistes qui ont marqué son histoire, et **Victor Julien-Laferrière** – tout comme **Renaud Capuçon** ou **Nikolaï Lugansky** (présents dans cette nouvelle édition...) – en est désormais un ambassadeur incontournable.



l'Alzou, le 18 août 2025. BEETHOVEN (3ème Symphonie + Concerto pour piano n°5). Alexeï Volodin (piano), Orchestre Consuelo, Victor Julien-Lafferrière (direction). Crédit photographique © François Le Guen

Le festival se poursuit jusqu'au 26 août... Pour toutes les informations pratiques et les réservations : www.rocamadourfestival.com

**CRITIQUE, festival.
ROUSSILLON, 50ème Festival
International de Quatuors du
Luberon (Eglise de
Roussillon), le 16 août 2025.
HAYDN / ERKIN / BEETHOVEN.
Quatuor JAVUS (Marie-Therese
Schwöllinger et Alexandra
Moser au violon, Marvin Stark
à l'alto, et Oscar Hagen au**

violoncelle)

On n'a pas tous les jours 50 ans ! Et le Festival International de Quatuors du Luberon, fidèlement dirigé par l'infatigable Hélène Salmona, a célébré son jubilé d'or en grande pompe ce samedi 16 août dans l'écrin magistral de l'Eglise de Roussillon. Ce village, classé parmi les plus beaux de France et flamboyant de ses ocres uniques, offrait un cadre parfait pour lancer cette édition exceptionnelle, un hommage à cinq décennies de passion pour la musique de chambre au cœur d'un patrimoine historique et naturel provençal qui semble lui-même résonner de beauté.

Pour cette soirée d'ouverture chargée de symboles, c'est le jeune **Quatuor Javus** qui avait l'honneur d'allumer les bougies. Formé il y a quelques années seulement au sein de prestigieuses institutions européennes (originaire de Salzbourg, mais aujourd'hui installé à Vienne...), ce quatuor – composée de **Marie-Therese Schwöllinger** et **Alexandra Moser** au violon, **Marvin Stark** à l'alto, et **Oscar Hagen** au violoncelle – fait déjà grand bruit sur la scène internationale. Leur technique impeccable, leur engagement physique et leur écoute mutuelle d'une rare finesse annonçaient une soirée de haute volée. Leur jeunesse et leur énergie ont apporté un vent de fraîcheur bienvenu à ce cinquantenaire, comme un bain de jouvence pour l'art intemporel du quatuor à cordes.

Le programme, savamment construit, épousait cette idée de traversée du temps. Il s'ouvrait par **Joseph Haydn**, le « *Père du quatuor* », avec son *Quatuor en si bémol majeur, opus 76 n°4*, surnommé « *Lever de soleil* ». Sous les doigts agiles et

expressifs du Javus, l'œuvre a effectivement irradié. Le fameux premier mouvement, avec son thème ascendant évoquant l'aube naissante, a été rendu avec une clarté et une sérénité captivantes, une belle métaphore pour ce festival entrant dans une nouvelle ère. La vitalité et l'élégance du jeu du quatuor ont illuminé la nef de l'église de Roussillon (d'une capacité de moins de 100 spectateurs, et donc autant de *Happy Few* !).

L'exploration s'est poursuivie avec une belle audace : le *Quatuor à cordes* du compositeur turc **Ulvi Cemal Erkin**. Pièce moins connue mais fascinante, elle a permis au Javus de déployer une palette de couleurs différentes. Alliant des éléments folkloriques anatoliens à un langage moderne du XXe siècle, l'œuvre a trouvé dans leur interprétation une énergie rythmique contagieuse et une profondeur expressive surprenante. Ce fut un moment de dépaysement musical réussi, prouvant l'ouverture d'esprit qui caractérise ce festival depuis ses débuts.

L'entracte fut à l'image du lieu : un enchantement. Les spectateurs, comme le suggérait le programme, ont pu se rafraîchir sur la terrasse attenante à l'église. Et là, sous le ciel étoilé du Lubéron, la vue était effectivement spectaculaire : les falaises ocre de Roussillon plongeant dans l'obscurité, les lumières des villages alentour scintillant au loin... Un moment de grâce silencieuse avant l'orage beethovénien. Car le cœur de la soirée, son sommet absolu, fut sans conteste l'interprétation du *Quatuor n°15 en la mineur, opus 132* de **Ludwig van Beethoven**. Œuvre monumentale de la dernière période créative du maître, elle exige tout de ses interprètes et de son public. Le **Quatuor Javus** s'y est engagé avec une concentration et une maturité stupéfiantes pour leur âge.

La structure complexe, les contrastes violents, les moments de profonde introspection... tout a été abordé avec une maîtrise confondante. Mais c'est dans le quatrième mouvement, la célèbre « *Canzona di ringraziamento* » (Chant d'action de

grâce) que l'émotion a atteint son paroxysme. Lent, d'une spiritualité intense, ce mouvement semble suspendre le temps. Les musiciens du Javus l'ont abordé avec une sainteté et une pureté de son bouleversantes. Les phrases longues, d'une simplicité apparente mais d'une profondeur abyssale, se déployaient dans un *pianissimo* d'une tension incroyable, emplissant l'église d'une vibration presque palpable. Ce fut un moment d'absolu, d'éternité. On retenait son souffle, captivé par cette méditation sonore d'une humanité déchirante et sublime. Leur interprétation fut tout simplement magistrale, touchant au sublime. Ce mouvement seul valait le déplacement et restera gravé dans les mémoires comme un sommet de ce cinquantenaire.

Les acclamations nourries du public ont confirmé l'immense succès de cette soirée d'ouverture, couronnée par un *bis* : un arrangement du prélude de choral de Bach « *Ich ruf' zu dir, Herr Jesu Christ* ». Le **Quatuor Javus** a prouvé qu'il était une étoile montante de la scène internationale, capable de se mesurer aux géants du répertoire avec une intelligence et une sensibilité rares. Quant au **Festival International de Quatuors du Luberon**, sous la houlette d'Hélène Salmona, il a démontré avec *brio* que 50 ans n'étaient qu'une étape : l'avenir, porté par de tels talents et dans un tel écrin, s'annonce plus radieux que jamais. Un départ en fanfare pour un anniversaire qui promet d'être historique !

CRITIQUE, festival. ROUSSILLON, 50ème Festival International de Quatuors du Luberon (Eglise de Roussillon), le 16 août 2025. HAYDN / ERKIN / BEETHOVEN. Quatuor JAVUS (Marie-Therese Schwöllinger et Alexandra Moser au violon, Marvin Stark à l'alto, et Oscar Hagen au violoncelle). Crédit photographique
(c) Emmanuel Andrieu

Le festival se poursuit jusqu'au 31 août... Pour toutes les informations pratiques et les réservations : <https://quatuors-luberon.org>

**CRITIQUE, festival.
SALZBOURG, Haus für Mozart,
14 août 2025. VIVALDI :
« Hotel Metamorphosis ». C.
Bartoli, P. Jaroussky, L.
Desandre, N. Karyazina...
Barrie Kosky / Gianluca
Capuano**

On nous avait prévenus que Cecilia Bartoli souffrait d'un rhume mais qu'elle chanterait malgré tout. Ouf ! Rhume mis à part, la célèbre mezzo-soprano a livré une performance exquise dans le *pasticcio* de trois heures conçu par le génial homme de théâtre australien Barrie Kosky, nommé « *Hotel Metamorphosis* », concocté à partir d'ouvrages d'Antonio Vivaldi.

Sa prestation a été centrale dans le succès de ce spectacle-phare – donné en Création Mondiale au **Festival d'été de Salzbourg** (dans la *Haus für Mozart*) – qui entremêle des airs et des musiques de Vivaldi avec des extraits célèbres des *Métamorphoses* d'Ovide. Les scènes ont permis à Bartoli de démontrer sa capacité à chanter avec pathos et une émotion langoureuse dans la voix, à électriser le public par des feux d'artifice baroques, puis à enchainer par son hilarité. Ces styles variés sont tous contenus dans un *pasticcio* étonnamment cohérent, cousu ensemble par une idée d'une élégance simple : remodeler certains des airs les plus puissants de Vivaldi en cinq épisodes. Leur thème fédérateur est les transformations mythiques qu'Ovide a décrites. Nous avons commencé avec Orphée dans un débordement de frivolité et fini avec l'angoisse d'Eurydice. En chemin, l'arc dramatique passe d'idylle pastorale à un choc mythique, le tout ancré par une narration en allemand d'**Angela Winkler** qui maintient le récit alerte et accessible.

La dramaturgie de **Barrie Kosky** s'appuyait sur la transformation de la mythologie en archétypes reconnaissables : l'auto-crédation et le désir de Pygmalion, le travail provocateur du métier à tisser d'Arachné et son châtiment pour son Hubris, le désir dangereux et l'accomplissement sexuel de Myrrha, Écho et Narcisse, menant à Eurydice aux Enfers. Le texte parlé fournit un fil conducteur rapide et captivant, tandis que les airs – soigneusement catégorisés par humeur – livrent la couleur et le drame propres à Vivaldi. Le vocabulaire musical sélectionné utilisait des timbres et des textures instrumentales pour évoquer des états émotionnels : le délicieux hautbois pour les scènes pastorales, la flûte traversière pour le sommeil, les cordes et cuivres animés pour les tensions martiales, et la *coloratura* rapide pour la rage ou le désir. Kosky a utilisé les textes des airs pour permettre un langage théâtral moderne sans sacrifier l'élégance baroque. La scénographie de **Michael Levine** était intelligente et méthodique, chaque histoire étant racontée

dans la même chambre d'hôtel moderne. La chambre d'hôtel était parfois surélevée pour permettre aux personnages d'être révélés dans les Enfers. La descente d'un monde à l'autre se faisait généralement à travers le grand lit de la chambre.

Le public de Salzbourg a accueilli avec raison **Lea Desandre** en Écho, une nymphe aux yeux brillants, jeune, gazouillante et rieuse, amoureuse de Narcisse qui était bien sûr amoureux de lui-même. Elle a chanté avec une clarté sans effort et un immense charme. Elle a également maîtrisé le rôle difficile de Myrrha avec sa rencontre incestueuse avec son père. Narcisse a été chanté avec une grande présence par **Philippe Jaroussky**, qui a aussi ravi en Pygmalion fringant, un homme élégant et ordinaire qui transforma la suite de l'hôtel en une étrange et intime chambre d'amour avec sa création d'amour, également chantée par Desandre. **Nadezhda Karyazina** fut fabuleuse en Minerva fière et aussi en Junon, les deux rôles chantés avec puissance et beauté par cette splendide mezzo moscovite.

L'Eurydice de Bartoli incarne cette présence finale et imposante aux Enfers, son autorité vocale et son charisme scénique intacts malgré ce rhume. Le moment de l'air d'Eurydice, dressé contre un sous-scène noir et austère peuplé de figures squelettiques, est l'un des *climax* visuels et sonores les plus frappants de la production. Dans cette performance en Eurydice et Arachné, Bartoli a démontré qu'elle restait une présence scénique et une force technique redoutables. Jaroussky a chanté avec une grande beauté de timbre et l'on a aussi perçu une maturité dans sa voix face à certaines exigences d'agilité juvénile pour un personnage. Karyazina, en particulier, n'a jamais failli à livrer avec ferveur et mordant.

L'orchestre en présence, **Les Musiciens du Prince-Monaco**, placés sous la direction de leur chef **Gianluca Capuano**, a joué avec une sensibilité « *historiquement informée* » : une articulation nette, des textures vives et un équilibre habile. Les *sol*i étaient envoûtants.

Kosky ne manque jamais d'ambition, pour le meilleur ou pour le pire, et ici cela a fonctionné avec une virtuosité technique et un sens théâtral captivant. Ceci fut renforcé par des moments de ballet athlétiques et ludiques, ainsi que par beaucoup de *kitsch* théâtral et de dispositifs scéniques modernes. La production avançait avec une verve cinématographique et un instinct dramaturgique, soutenus par une virtuosité vocale et musicale consommée. Un spectacle vraiment jouissif !

CRITIQUE, festival. SALZBOURG, Haus für Mozart, 14 août 2025.
VIVALDI : « Hotel Metamorphosis ». C. Bartoli, P. Jaroussky,
L. Desandre, Nadezhda Karyazina... Barrie Kosky / Gianluca
Capuano. Crédit photographique © Monika Ritterhaus

**CRITIQUE, festival. OPPEDE-
LE-VIEUX, 9ème festival
« Opéras et Concerts au
coucher de soleil », le 15
août 2025. VERDI : La**

Traviata. I. Kalugina, P. Zhang, A. Giacobbe... Paris Symphonic Orchestra, Cyril Diederich (mise en scène et direction)

La 9ème édition des [« Opéras et Concerts au coucher de soleil »](#) s'est ouverte hier soir 15 août à Oppède-le-Vieux, l'un des plus beaux villages perchés du Luberon, dans un éclat absolument sublime avec la première représentation de *La Traviata* de Giuseppe Verdi (deux autres représentations à suivre, les 16 et 18 août). Et quel cadre ! Imaginez : la mythique Place Sainte-Croix, devant la porte majestueuse de la vieille ville d'Oppède le Vieux, ce village perché du Luberon qui semble tout droit sorti d'un rêve. La scène naturelle, baignée de la douce lumière du crépuscule puis des étoiles, est à couper le souffle : encadrée par un magnifique micocoulier à gauche, un grand cyprès élancé à droite, et deux oliviers séculaires le long des remparts. C'est dans ce décor unique, véritable théâtre à ciel ouvert, que l'émotion déchirante de Violetta a pris vie sous une forme inoubliable.



Après le triomphe espiègle du *Barbier de Séville* l'an passé – et les 3 éditions antérieures consacrées à la *Trilogie* Mozart/Da Ponte (en 21/22/23) -, le festival fondé et porté par l'énergie sans faille du grand chef français **Cyril Diederich** plonge cette année dans le romantisme tragique avec le chef d'oeuvre verdien qu'est *La Traviata* ! Et Cyril Diederich, en véritable maître d'œuvre, a signé hier soir (en plus de la direction orchestrale), une mise en scène classique, sensible et d'une efficacité remarquable. Sa vision ? Minimaliste mais puissante. L'essentiel de l'action se concentrait sous le feuillage protecteur du micocoulier, autour d'une grande table élégamment servie pour les festivités du premier acte et de l'acte III chez Flora Bervoix. À gauche, un simple écritoire évoquait l'intimité des correspondances cruciales. Et plus loin, un divan – lieu du dernier soupir de Violetta au quatrième acte – annonçait déjà avec une poignante sobriété le destin fatal. Les superbes costumes d'époque, riches en détails et en couleurs, achevaient de transporter le public au cœur du Paris romantique. Un régal pour les yeux !

Mais un opéra ne vit que par ses voix. Et quelle distribution (internationale) exceptionnelle le célèbre *Maestro* Français a su réunir pour cette *Traviata* ! Au sommet, la soprano ukrainienne **Inna Kalugina**, en Violetta Valéry, a littéralement soufflé l'audience. Sa voix, d'une agilité étourdissante dans les coloratures du premier acte (« *Sempre libera* » lancé avec une grâce et une puissance folle !), s'est transformée en un instrument d'une profondeur et d'une fragilité bouleversantes dans les actes suivants. Son « *Addio del passato* » au dernier acte, murmuré puis éclatant de douleur sous les étoiles, restera gravé dans toutes les mémoires comme un moment de pure

magie lyrique. Face à elle, le ténor chinois **Ping Zhang** (Alfredo Germont) a démontré une vaillance et une musicalité exemplaires. Son « *De' miei bollenti spiriti* » a fait vibrer la place d'une passion juvénile, tandis que son désespoir dans le troisième acte était palpable. L'excellent baryton italien **Antonino Jacobbe** (Giorgio Germont) a apporté toute l'autorité et la noblesse requises au père implacable, mais aussi une humanité touchante dans son grand air « *Di Provenza il mar* », délivré avec un superbe *legato* tout verdien ! Sa voix chaude et puissante a parfaitement rempli l'espace nocturne.

L'ensemble de la distribution mérite des applaudissements nourris : **Claire Cervera Lenert** (Flora) pétillante et solide, **Daria Mykolenko** (Annina) touchante de dévotion, **Grégoire Mour** (Gaston) plein d'entrain, **Zhiyi Zhu** (Baron Douphol) d'une jalousie bien campée, **Aran Matsuda** particulièrement convaincant – avec ses graves profonds – en Marquis et Docteur Grenvil, et enfin **Francisco Valadez** (Giuseppe) très efficace. Un plateau aussi homogène que talentueux !



L'accompagnement musical, sous la direction passionnée de **Cyril Diederich** (dirigeant sans partition !), a été un autre point fort. Le **Paris Symphonic Orchestra** – composé d'une quinzaine de musiciens essentiellement issus des Orchestres Nationaux de France et de l'Opéra de Paris, excusez du peu ! – a trouvé une sonorité riche et nuancée, malgré la réduction (ingénieuse) que **Jean-Philippe Kuzma** a faite de la partition verdienne, en revanche parfaitement adaptée à l'acoustique naturelle de la place (le pianiste et chef de chant **Sylvain Souret** ayant assuré un soutien précieux aux chanteurs en amont de cette première...). La régie des lumières assurée par **Olivier Daulon** a épousé avec subtilité l'évolution

de la soirée et de l'œuvre, passant de la gaieté ensoleillée à l'intimité tragique de la nuit.

Au final, cette *Traviata* luberonne fut une fusion magique entre un chef-d'œuvre intemporel, des interprètes de haut vol, une mise en scène élégante et sensible, et un cadre naturel d'une beauté à couper le souffle. Cyril Diederich et toute son équipe ont offert au public un moment d'émotion pure, de grâce musicale et de théâtre en plein air dans ce qu'il se fait de plus enchanteur. Le festival a ainsi été lancé sur les chapeaux de roue avec une intensité rare.

Alors, n'attendez plus ! Deux représentations seulement suivent : ce soir, vendredi 16 août, et dimanche 18 août (avant un concert lyrique pour 3 sopranos le 20, en guise de concert de clôture). Dans un cadre aussi exceptionnel et pour une production d'une telle qualité artistique, les places seront très prisées. Courez réserver pour vivre cette féerie lyrique sous le ciel étoilé du Luberon !



**CRITIQUE, festival. OPPEDE-LE-VIEUX, 9ème festival « Opéras et Concerts au coucher de soleil », le 15 août 2025. VERDI : La Traviata. I. Kalugina, P. Zhang, A. Giacobbe... Paris Symphonic Orchestra, Cyril Diederich (mise en scène et direction).
Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu**

Pour toutes les informations pratiques et la réservation :
<https://www.lesconcertsaucoucherdesoleil.com>

**CRITIQUE, festival. 49ème
Festival du VIGAN (Eglise
Saint-Pierre), le 13 août
2025. L. van BEETHOVEN :
Ouverture « Coriolan » et
« Messe en Ut ». Amélie
BOUDEAU (soprano,) Gaëlle
MALLADA (mezzo-soprano),
Boris MYCHAJLISZYN (ténor) et
Jiwon SON (baryton), Choeur
de l'Abbaye de Sylvanès,
Michel Piquemal (direction)**

Dans l'écrin (à la très bonne acoustique) de l'Eglise Saint-Pierre du Vigan, la 49ème édition du festival du Vigan – fondé et porté avec une fidélité remarquable par Christian Debrus depuis son baptême en 1976 – a offert, hier soir 13 août, une expérience musicale d'une belle intensité. Le programme, audacieux, mettait à l'honneur Ludwig

van Beethoven sous un jour inhabituel et passionnant : sa trop rare *Messe en Ut op. 86* (précédée de l'Ouverture de *Coriolan*), dans une version épurée pour deux pianos, timbales, et chœur.

Dès les premières mesures de l'Ouverture de *Coriolan*, l'alchimie s'est installée. **Guillaume Corti** et **Nobuyoshi Shima**, aux pianos, ont relevé le défi avec brio. Comment restituer la puissance dramatique et la palette orchestrale de Beethoven avec seulement quatre mains et deux claviers ? Par une maîtrise technique impeccable et une intelligence musicale aiguë. Leurs phrasés étaient tendus, les contrastes saisissants, les lignes mélodiques chantant avec clarté au-dessus des tremblements inquiets des basses. **Raphaël Lucas**, aux timbales, n'était pas un simple accompagnateur, mais un véritable architecte du drame. Ses roulements sourds, ses frappes précises et puissantes ont insufflé une tension palpable et une profondeur rythmique essentielle, se substituant avec une efficacité remarquable à toute une section de cuivres et de percussions.

Puis vint le temps de la *Messe en Ut, Op. 86*. Ici, la configuration minimale a opéré une véritable métamorphose. Sous la direction experte et inspirée du vétéran de la direction d'orchestre qu'est **Michel Piquemal**, une alchimie remarquable s'est produite entre les forces en présence. Les **Chœurs de l'Abbaye de Sylvanès** ont démontré une fois de plus leur excellence. Leur précision d'attaque, leur homogénéité, leur engagement dans le texte sacré et leur palette dynamique (des *pianissimi* enveloppants aux *fortissimi* éclatants sans jamais de dureté) ont porté l'œuvre avec une ferveur et une clarté textuelle exemplaires. La version pour deux pianos a dévoilé des facettes souvent masquées dans l'orchestration traditionnelle : la complexité contrapuntique, la beauté des

lignes vocales mises en relief, et une certaine intimité spirituelle.

Le quatuor de solistes, réuni pour l'occasion, a brillé individuellement et en parfaite synergie. Un véritable coup de chapeau à **Amélie Boudeau** (soprano), appelée en dernière minute pour remplacer Anne Calloni, elle-même indisposée, et qui s'est réveillée avec une laryngite – tandis que rien n'y a paru ! Son chant fut d'une pureté et d'une assurance émouvantes, particulièrement dans le « *Benedictus* » . **Gaëlle Mallada** (mezzo-soprano) a apporté une chaleur et une rondeur de timbre parfaites, tandis que **Boris Mychajliszyn** (ténor) a fait preuve d'une vaillance et d'une projection généreuse. Mais c'est incontestablement le baryton coréen **Jiwon Song** qui a marqué les esprits par son autorité naturelle, la beauté sombre et puissante de son timbre, et sa présence scénique magnétique. Son intervention dans l' « *Agnus Dei* » fut un moment d'une profonde humanité.

Les deux pianistes, Corti et Shima, ont été les véritables piliers de cette architecture sonore. Leur jeu était d'une précision et d'une sensibilité constantes, passant de l'accompagnement discret et soutenant au dialogue concertant avec les voix et les timbales avec une fluidité et une écoute mutuelle admirables. Raphaël Lucas a continué son travail remarquable aux timbales, apportant couleurs, accents et une dimension presque spatiale à l'ensemble, particulièrement dans les moments les plus solennels du « *Gloria* » et du « *Credo* » .

Michel Piquemal a dirigé cette œuvre complexe avec une grande clarté et un sens inné de l'équilibre. Il a su tirer parti de la transparence offerte par l'effectif réduit pour mettre en valeur la profondeur spirituelle et la force expressive de la partition de Beethoven, sans jamais sacrifier son énergie vitale. Les fugues finales du « *Gloria* » et du « *Credo* » ont ainsi jailli avec une vitalité et une lisibilité confondantes.

Cette soirée dans la belle région du sud des Cévennes fut une

démonstration éclatante de la vitalité et de l'audace du **Festival du Vigan**. Christian Debrus peut être fier d'avoir offert, pour cette 49ème édition, une exécution du chef d'œuvre de Beethoven aussi originale et réussie, révélée sous un jour nouveau par une configuration instrumentale rare et passionnante. L'émotion palpable à la fin du « *Dona nobis pacem* », sous les hautes voûtes de l'église, était un témoignage éloquent du succès de cette entreprise artistique. Un seul mot d'ordre résonnait à la sortie du lieu sacré viganais : ***Vivement les 50 ans !***



CRITIQUE, festival. 49ème Festival du VIGAN (Eglise Saint-Pierre), le 13 août 2025. L. van BEETHOVEN : Ouverture

« Coriolan » et « Messe en Ut ». Amélie BOUDEAU (soprano,) Gaëlle MALLADA (mezzo-soprano), Boris MYCHAJLISZYN (ténor) et Jiwon SON (baryton), Choeur de l'Abbaye de Sylvanès, Michel Piquemal (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le Festival du Vigan se poursuit jusqu'au 20 août 2025 – Programme complet sur <https://www.festivalduvigan.fr/>

CRITIQUE, festival. 49ème Festival de Musique Ancienne d'INNSBRUCK, Haus der Musik, le 11 août 2025. SCARLATTI : Concerti Grossi, sérénade et scènes bouffes pour ténor et basse. C. Colombo, P.-A. Bénos-Djian, Ž. Čopi... Accademia Bizantina, Ottavio

Dantone (direction)

Après le triomphe de l'opéra *Ifigenia in Aulide* de *Caldara*, la veille, Ottavio Dantone propose – à la tête de son Accademia Bizantina – un concert entièrement consacré à l'autre immense génie sous-estimé qu'est Alessandro Scarlatti. Un programme riche et varié qui permet de découvrir notamment la dimension comique du grand compositeur palermitain.

Dans la belle salle à l'acoustique de rêve qu'est la **Haus der Musik**, la première partie du concert débute par un splendide *Concerto Grosso pour cordes et basse continue* (le 3e des 6 concertos publiés posthumes à Londres en 1740), d'une rare éloquence théâtrale ; on y perçoit dès les premières mesures la maîtrise et la précision techniques stupéfiantes de l'**Accademia Bizantina** dirigée du clavecin par **Ottavio Dantone**, avec une nonchalance (la fameuse *sprezzatura* de la Renaissance) qui force le respect. Chaque pupitre constitue une sorte de personnage à la facon de sans parole, mais non moins efficace du point de vue rhétorique. S'ensuit une très belle sérénade, *Diana ed Endimione*, remarquable par sa grande liberté formelle. Scarlatti, comme il le fit à l'opéra, brise ici les codes rigides du genre : les airs ont parfois d'inhabituelles structures « *Pupille ardite* », en AA'BB', et les exemples sont nombreux). Si l'alternance récitatif / aria est maintenue, elle ne l'est qu'en surface, tant les deux structures s'entremêlent par de constants changements de rythme (le récitatif débouche parfois sur un arioso, quand l'aria peut être interrompu par un récitatif), chaque fois que la situation dramatique et pathétique du texte l'exige. Pour défendre ce bijou de concision musicale et théâtrale, la

soprano **Carlotta Colombo**, finaliste du concours Cesti en 2022, incarne une Diane jouant à merveille la duplicité de ses sentiments, même si l'on peut regretter ici et là des aigus un peu poussifs. L'Endymion de **Paul-Antoine Bénos-Djian** enchante par la rondeur et la beauté du timbre, toujours aussi magnifiquement projeté, les graves somptueux et les aigus d'une aisance rare, magnifiés par une diction sans faille. L'orchestre y apparaît en très grande forme : on ne saurait assez louer le discours orné, presque parallèle, qu'il déploie en contrepoint d'une déclamation dont il révèle les non-dits nichés dans les interstices du livret.

La deuxième partie présente de passionnantes raretés centrées sur des scènes bouffes, non pas tirées d'intermèdes comiques, traditionnellement insérés entre les actes des *drammi per musica*, mais des *drammi per musica* eux-mêmes, montrant une fois de plus la modernité d'un compositeur pourtant à l'origine de la création de l'opéra séria. Les trois extraits d'opéras (*L'Emireno*, *Il prigionier fortunato* et *La donna ancora è fedele*), tous donnés à Naples à la toute fin du XVII^e siècle, se révèlent d'une irrésistible drôlerie. Le ténor slovène **Žiga Čopi**, qui a débuté la saison passée dans *l'Ulysse* de Monteverdi et le *Dido and Aeneas* de Purcell au Théâtre Alighieri de Ravenne sous la direction de Dantone, campe les trois personnages féminins en voix de fausset chevrotante du plus bel effet, tandis que le baryton-basse **Marco Saccardin** – également luthiste de son état – joue brillamment les matamores de sa voix bien posée et toujours attentif, comme son compère, aux inflexions du texte. Ces scènes ont précisément le mérite de révéler les qualités d'acteur des interprètes, et les deux chanteurs les révèlent avec *brio*.

Après un deuxième *Concerto Grosso*, pour flûte à bec, cordes et basse continue où brille le jeu époustouflant d'**Alessandro Nasello**, le concert s'achève en beauté par un merveilleux *Salve Regina a quattro*, tiré des *Concerti sacri*, publiés à Amsterdam en 1707/1708. Cette ultime pièce, brève dans sa

durée, mais d'une intensité à couper le souffle, permet d'entendre les quatre solistes réunis dans une parfaite osmose, en particulier le ténor qui, débarrassé de sa gangue facétieuse, révèle une voix naturelle, épanouie, claire et immédiatement séduisante, tandis que la soprano déploie une ligne de chant plus onctueuse et plus homogène.

CRITIQUE, festival. Festival de Musique Ancienne d'INNSBRUCK, Haus der Musik, le 11 août 2025. SCARLATTI : Concerti grossi, sérénade et scènes bouffes pour ténor et basse. C. Colombo, P.-A. Bénos-Djian, Ž. Čopi... Accademia Bizantina, Ottavio Dantone (direction). Crédit photo (c) Droits réservés

**CRITIQUE, festival.
LOURMARIN, 26ème Festival des
Musiques d'été au Château de
Lourmarin, le 11 août 2025.
SCARLATTI / DEBUSSY / LISZT...**

Ryutaro SUZUKI (piano)

Quelle soirée ! Hier mardi 11 août, dans l'écrin incomparable de la Grande Salle d'Honneur du Château de Lourmarin, la 26ème édition du Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin (qui illumine les soirées du Sud Luberon jusqu'au 11 octobre) nous a offert un moment de pure grâce musicale. Plus qu'un simple concert, c'était une célébration de l'art dans un lieu chargé d'histoire et de vocation. Rappelons-le : ce château, joyau architecturale de la Provence, n'est pas seulement d'une beauté à couper le souffle, avec ses pierres blondes et ses jardins somptueux ; c'est aussi une véritable « *petite villa Médicis* », un sanctuaire où de jeunes artistes de talent sont accueillis en résidence pendant de longues semaines chaque été, pour mûrir leur art dans ce cadre inspirant.

Et c'est l'un de ces artistes familiers des lieux, le pianiste japonais Ryutaro Suzuki, qui se présentait (pour la quatrième fois !) sur la petite estrade emménagée devant l'immense cheminée de la salle principale du château, devant un public de 200 *Happy Few*, le concert affichant complet. Une fidélité qui parle d'elle-même, témoignant d'une profonde symbiose entre l'artiste et ce lieu unique. Suzuki n'était pas seulement en concert ici ce soir, il était aussi en résidence *in loco* pour la quatrième fois – une relation rare et précieuse qui a imprégné toute la soirée.

Première Partie : Un Voyage à Travers les Siècles et les Mers



Dès les premières notes des *Trois Sonates* de **Domenico Scarlatti** (*K.27 Allegro*, *K.141 Allegro*, *K.380 Andante commodo*), Suzuki a captivé l'auditoire. Son toucher était d'une clarté cristalline, faisant briller l'articulation baroque avec une énergie rythmique contagieuse dans les deux *Allegri*, tandis que l'*Andante commodo* déployait une sérénité et une fluidité envoûtantes. Puis, il nous a transportés dans l'univers

impressionniste de **Claude Debussy**. Les « *Collines d'Anacapri* » ont scintillé sous ses doigts, évoquant la lumière méditerranéenne avec une palette de couleurs sonores étourdissante. La « *Cathédrale engloutie* » qui a suivi fut un moment d'une intensité rare : les basses grondantes, les carillons mystérieux et la progression majestueuse ont créé une atmosphère presque surnaturelle, magnifiée par l'acoustique généreuse de la salle. Un moment de pure magie. Le *Voyage* – tel qu'annoncé en début de concert par l'artiste lui-même, dans un français par ailleurs excellent ! – s'est poursuivi avec un détour enchanteur par le Mexique. La *Gavotte* de **Manuel Ponce** (1882-1948) a charmé par son élégance nostalgique et son rythme dansant, tandis que le virtuose « *Caprice de concert* » de son compatriote **Julio Ituarte** (1845-1905) a littéralement électrisé la salle. Suzuki y a déployé une technique époustouflante et un sens du panache communicatif, terminant la première partie sous une salve d'applaudissements mérités.

Seconde Partie : Du Feu Argentin à la Romance Vénitienne

Après l'entracte, l'énergie a changé de registre avec les «

Danses argentines Op.2 » de l'argentin **Alberto Ginastera** (1916-1983). Quelle explosion rythmique et coloristique ! La « *Danse du vieux bouvier* » était d'une sauvagerie et d'une pesanteur maîtrisée, la « *Danse de la jolie jeune fille* » d'une grâce espiègle et légère, et la « *Danse du gaucho rusé* » a clôturé le triptyque avec un *brio* et une énergie folle, mettant en valeur toute la puissance et l'agilité du pianiste. Puis, Suzuki nous a offert un contraste sublime avec la *Barcarolle Op.60* de **Frédéric Chopin**. Ici, pas de démonstration technique, mais l'expression pure d'une poésie profonde et d'une mélancolie rêveuse. Enfin, le voyage s'est achevé en Italie avec les trois extraits de « *Venezia e Napoli* » de **Franz Liszt** (supplément aux *Années de Pèlerinage*). La « *Gondoliera* » a bercé la salle de ses mélodies populaires envoûtantes, la « *Canzone* » (d'après Rossini) a déployé une cantabilité opératique magnifique, et la « *Tarantella* » finale a embrasé le clavier ! Un tourbillon endiablé, une démonstration de virtuosité transcendante où Suzuki a semblé défier les limites de l'instrument, soulevant l'enthousiasme du public jusqu'à l'incandescence.

Rappels et Bis : La Magie Continue

Les ovations ont été immédiates, prolongées et chaleureuses. Ryutaro Suzuki, visiblement ému par l'accueil, est revenu à plusieurs reprises saluer un public conquis. Et quels bis ! D'abord, une perle nordique avec le sublime *Impromptu* de **Jean Sibelius**, interprété avec une délicatesse et une poésie intimiste qui ont captivé. Puis, un retour au Mexique avec l'*Intermezzo* de **Manuel Ponce**, pièce lyrique et charmante, clôturant ce voyage musical en beauté sur une note de douceur et de raffinement.

La soirée d'hier au **Château de Lourmarin** restera gravée dans les mémoires. **Ryutaro Suzuki**, dans ce lieu qui lui est si cher, a offert une performance d'une intelligence musicale,

d'une virtuosité éblouissante et d'une sensibilité rare. L'alchimie entre le cadre historique majestueux, l'acoustique généreuse, la programmation éclectique et passionnante, et le talent exceptionnel d'un artiste en parfaite symbiose avec son instrument et son public, a créé une magie indéniable. Vivement sa cinquième résidence maintenant !...

CRITIQUE, festival. LOURMARIN, 26ème Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin, le 11 août 2025. SCARLATTI / DEBUSSY / LISZT... Ryutaro SUZUKI (piano). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

Le 26ème Festival des Musiques d'été au Château de Lourmarin se poursuit jusqu'au 11 octobre, plus d'information [en cliquant ici](#).